

Si le bon Dieu restait sur terre, il en profiterait

Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*,
Sudbury, Prise de parole, 2002, 60 p.

Guylaine Tousignant

Number 117, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tousignant, G. (2002). Review of [Si le bon Dieu restait sur terre, il en profiterait / Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 60 p.] *Liaison*, (117), 51–51.



Si le bon Dieu restait sur terre, il en profiterait

Guylaine Tousignant

Une écriture spontanée, rythmée, sans prétention, véritable hommage à la vie, à l'humain, ses souvenirs, son quotidien et son avenir, c'est tout cela, *Humains paysages en temps de paix* relative de Robert Dickson. C'est tellement cela...

Être à la fois ici et ailleurs. Avoir l'espoir de retrouver ce que nous étions en regrettant parfois ce que nous sommes devenus. Maudire la facilité de nos rituels de lavage, parce que pour d'autres le savon est rare, l'eau encore plus. Rien n'est éternellement «propre propre propre et beau beau beau» (p. 34). Surtout, rien n'est éternellement «sal sal sal [sic] et laid laid laid». La comparaison fait partie du portrait des *humains paysages*. La nature humaine est difficilement saisissable sans point de repère. Nous ne pouvons juger de rien en soi. Tout est relatif, sauf peut-être la poésie.

Le poète est poète partout et sa poésie prend le rythme des lieux et du moment pour s'en aller où elle veut bien aller : «je décide quoi écrire / sans réellement le décider» (p. 17); alors, «dis bonjour au gentil stylo papier» (p. 10). Comme le poète a besoin de stylos et de papier pour ancrer son écriture dans la réalité, sa poésie a besoin de souvenirs, de quotidien et d'avenirs possibles pour ancrer la vie dans le réel. Être aujourd'hui ici, c'est en même temps avoir été hier et pouvoir être demain, ailleurs. Ce n'est pas toujours facile...

Les paysages peuvent changer, le poète est toujours là, avec son stylo et son papier : pas de répit pour lui. Sans ponctuation, à part quelques interrogations et exclamations impulsives, l'écriture devient le geste témoignant d'une véritable réalité humaine et quotidienne présente dans les mouvements du temps et de l'espace.

Dans la cuisine, lieu simple et familier, le matin, quand le soleil brille et le café est bon, les pires angoisses saisissent et paralysent : «des états-unis les nations unies le rwanda et la / yougoslavie partout ici qui me travaillent et me terrorisent» (p. 7).

Les rêves et les espoirs de la jeunesse refont surface à Fredericton, à l'aéroport. C'est la guerre froide, la bière est bonne et une radio imaginaire présente un

match de baseball : «da grâce d'un Willie Mays peut-être / ou le courage d'un Peeewe Reese / sa main sur l'épaule de Jackie Robinson / Brooklyn Brooklyn revanche des underdogs / [...] / être jeune et croire dur comme fer / aux héros être exalté et rêver toujours / que les petits finiront par gagner» (p. 37). Pourquoi ne plus y croire?

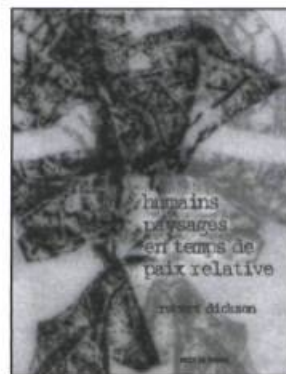
On perd le signal. Il faut revenir au présent, sans abandonner le passé, pour mieux envisager l'avenir, sur un autre continent, dans une ville d'un vieux pays, point de départ et point d'arrivée, commencement et recommencement, à Avignon, où la jeunesse se dessine dans un décor «très XIII» : «[...] l'histoire de l'avenir / s'écrit peut-être ici par de jeunes gens / d'ici qui se rassembleront ici à leur / nouvellement élu Mon Bar regarderont / les affiches iront aux spectacles / se serreront la main s'embrasseront / s'embrasseront autour du feu de / l'écriture [...] » (p. 21). Elle s'est déjà dessinée ainsi.

Et revenons donc en Amérique pour profiter d'une «baignade dans un lac à échec constitutionnel» (p. 27) et remarquer que même dans un pays pas trop uni, on peut se sentir «amphibie devant l'éternel» (p. 27), porteur de quelques résidus universels, de quelques poussières de vieille explosion...

À Sudbury, il y a «tant de roches pour si peu de plage / tant de bateaux au quai / tant d'outardes sans billets aller-retour / tant de soins pour si peu de prévention / tant de fumée et si peu de feu / tant de mort en entrefilet / tant de coupables sans culpabilité / (tellement)» (p. 57), tellement de cela, qu'il y a aussi, comme partout ailleurs, «[...] de ces petits moments / de joie tranquille / de bonheur extrême / d'éternité entrevue» (p. 48).

Et si le bon Dieu restait sur terre, il «ne se prendrait pas pour le bon Dieu» (p. 47). Il en profiterait. ●

Guylaine Tousignant est agente des communications à CBON-FM, la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario.



Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 60 p.